

ÊTRE UN HÉROS

•Deni Y. Béchar
Simon Boulerice
Guillaume Corbeil
Eric Dupont
Stéphane Lafleur
Nicolas Langelier
Bertrand Laverdure
Tristan Malavoy-Racine
Éric McComber

9 GARS



PARU PRÉCÉDEMMENT

Premières amours

Les éditions de la courte échelle, 2008.

Directrice de projet: Geneviève Thibault

info@courteechelle.com

ÊTRE UN HÉROS

Des histoires de gars

Deni Y. Béchard

Simon Boulerice

Guillaume Corbeil

Eric Dupont

Stéphane Lafleur

Nicolas Langelier

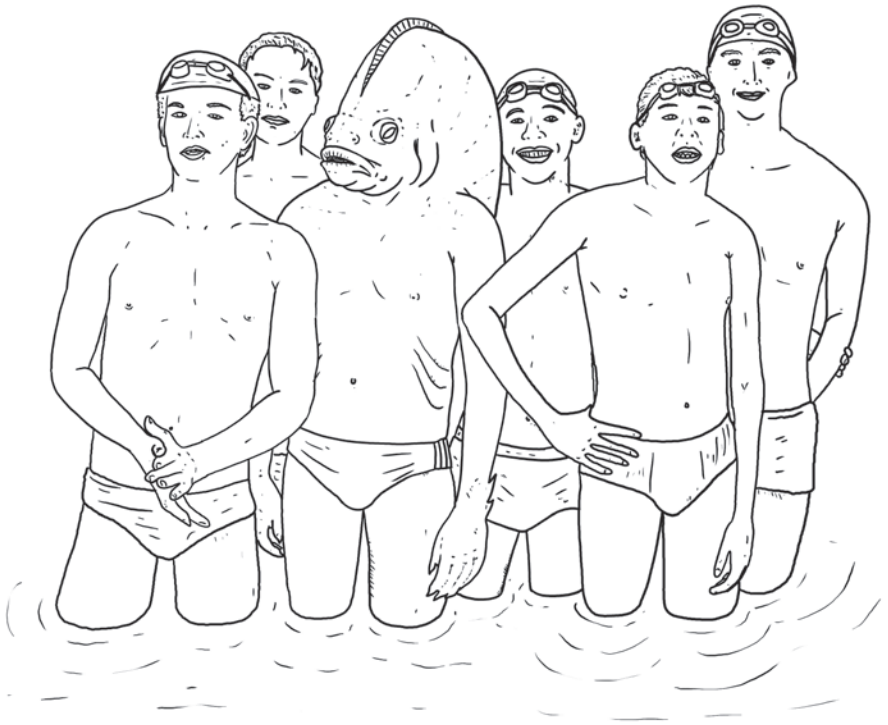
Bertrand Laverdure

Tristan Malavoy-Racine

Éric McComber

Illustrations de

Joël Vaudreuil



LA LANGUE DE MON PÈRE

Deni Y. Bécharé

Mon père était le seul de ma famille avec qui je pouvais parler français — s’il acceptait, car parfois il me disait qu’il n’était plus francophone, plus québécois. Ces fois-là, il me répondait en anglais.

Enfant, j’ai connu une vie pleine de contradictions, un monde presque à l’envers. Mon père dénigrant le Québec. Ma mère américaine détestait les États-Unis et était partie en Colombie-Britannique parce qu’elle condamnait la guerre du Vietnam. Elle qui n’arrivait pas à se débrouiller en français cultivait néanmoins une notion romantique de cette langue et m’avait inscrit, contre le gré de mon père, dans une école qui venait d’instaurer un programme d’immersion.

Mon frère aîné, lui, n’avait pas eu la même chance. Il ne savait que quelques mots en français et les prononçait très mal. Nous avons connu un phénomène étrange au terrain de jeu, chacun appartenant

à son groupe linguistique distinct, comme si nous avions grandi dans une ville balkanisée. Ses amis se comportaient trop bien selon moi. Sa meilleure copine, Elizabeth, l'invitait à de grandes fêtes chez elle, où les enfants faisaient le tour du gazon bien soigné assis dans un train électrique. En comparaison, mes amis me semblaient être des voyous : nous discutons des dangers du monde — les grands requins blancs et les anguilles électriques —, et nous comparions nos cicatrices en exagérant les circonstances de nos blessures. Ceux qui parmi nous faisaient figure de vedettes étaient ceux qui avaient passé quelques années à Montréal. Ils nous montraient comment sacrer, et aussitôt que nous avions appris une nouvelle insulte, nous partions en courant vers les enfants des classes anglaises la leur hurler au visage.

À la maison, je lisais *Tintin* et Jules Verne, et j'écrivais des histoires fantastiques en français. De temps en temps, mon père acceptait de m'aider. Dans ces moments-là, il me paraissait désorienté, comme s'il venait d'admettre qu'il avait menti. Son regard devenait distant, et quand il recommençait à parler en anglais, nous étions tous les deux soulagés.

En anglais, il était drôle. Il inventait des expressions, comme les mafiosi dans les films. Il ne tenait pas la langue pour acquise, il jouait avec les mots. Quand il racontait l'histoire d'une bagarre à laquelle il avait pris part dans sa jeunesse, il s'exprimait par assonances, les mots transformés, remodelés en onomatopées. C'était une autre contradiction, ce désir que j'avais d'imiter sa façon de parler, ses jeux de mots, ses erreurs intentionnelles qui rendaient l'anglais drôle et magique. Mon père m'enseignait des jurons anglais et les utilisait bien mieux que n'importe quel anglophone.

Souvent, le soir, pendant que je lisais un roman ou gribouillais une nouvelle, il s'obstinait au téléphone avec un client; il serrait le combiné dans sa main et il criait: «Tu me prends pour un idiot?» Son travail était de revendre tout ce qu'il achetait — saumons des Amérindiens, feux d'artifice des Chinois, sapins de Noël des Américains —, et il me disait souvent que les hommes avec qui il faisait affaire étaient tous croches. En leur parlant, il épuisait le lexique anglais, enchaînait les sacres, un après l'autre. Il se laissait parfois emporter par cette musique cruelle et irrésistible, et moi, j'avais terriblement hâte de détester quelqu'un autant que lui pouvait les détester.



Quand j'ai eu dix ans, le monde a encore une fois été mis à l'envers, comme si la vie désordonnée que mes parents avaient semée avait finalement produit son fruit. Après des années de conflits entre eux, ma mère nous a fait monter dans sa fourgonnette pendant que mon père travaillait, et nous nous sommes enfuis aux États-Unis, en Virginie.

10

Cinq ans se sont écoulés avant que je ne le revoie.

Pendant ces années durant lesquelles mon frère et moi n'avions pas le droit de l'appeler, durant lesquelles il ne pouvait envoyer ses lettres et ses colis qu'à une boîte postale dans une autre ville que celle où nous habitions, mon père s'est transformé dans mes souvenirs. Non seulement je voulais parler comme lui, sacrer comme lui, mais je voulais aussi être, comme lui, un grand voyageur, un bagarreur insatiable. Ma mère craignait que je ne suive ses traces, et quand elle me le disait, c'était à la fois châ-timent et louange, car je savais que mon père l'avait beaucoup fait souffrir avec ses colères et ses insultes et, en même temps, je voulais tant lui ressembler. Le soir, dans mon lit, j'essayais de reconstituer l'image de mon père qui devenait floue dans ma mémoire.

Un jour, j'ai compris qu'il y avait un secret terrible au sujet de mon père, une raison pour laquelle il avait rompu avec sa famille au Québec — quelques paroles qui avaient peut-être été chuchotées la nuit entre ma mère et ma tante. Ou bien la peur de ma mère était trop grande. Je commençais à poser des questions. Enfin, ma mère m'a expliqué que mon père avait été un criminel.

« C'est un homme violent, un braqueur de banque, un voleur. » Elle se retenait, et dans ses silences, il y avait toutes les histoires et tous les secrets que je voulais entendre.

Pour moi, quelle merveille ! Un voleur de banque m'avait engendré. C'était un peu comme si on m'avait dit que j'étais le fils d'un ancien dieu guerrier. J'étais alors fasciné par les figures de la Grèce antique, et le silence de mon père, absent depuis déjà quatre ans, avait été comblé par une petite mythologie personnelle.

Une nouvelle période s'ouvrait, que j'allais marquer de mes propres crimes, fils cherchant son père en lui-même. À deux occasions, je suis entré par effraction dans des maisons, j'y ai commis des vols.

J'étais devenu le chef d'un gang d'imbéciles, aspirants motards. Nous avons volé deux motos, nous avons brisé des vitres d'auto pour rafler ce qu'il y avait à l'intérieur. Je me foutais de ce que nous trouvions, les autres gardaient tout. Je ne volais que pour l'aventure, et à travers chaque petit crime, chaque bagarre et chaque œil au beurre noir, je me rapprochais de mon inévitable et héroïque destin. Les plus courageux, selon moi, étaient ceux qui refusaient les lois d'une société faible et conformiste. Nous allions vers l'inconnu, l'intensité.

À quinze ans, j'ai décidé que mon père et moi devions être réunis. Je nous imaginais comme deux criminels filant sur l'autoroute après un vol, les fenêtres grandes ouvertes, le vent dans les cheveux. Il y avait des femmes dans ces histoires, des sacs d'argent, des tirs dans la nuit, rien de la vie de pauvreté que j'avais connue aux États. Dans ces fantasmes, il y avait des traces des romans que j'avais toujours lus de façon obsessive — ces romans que je continuais à lire même durant les pires années de ma délinquance.

En cachette, j'ai appelé mon père pour lui demander de m'envoyer un billet d'avion. Il était d'accord pour que je revienne. Nous avons décidé

que j'allais présenter la situation à ma mère ainsi : soit elle me laissait partir, soit je m'enfuyais.

Plus tard cette même journée, elle m'a écouté sans rien dire. Enfin, elle s'est éclairci la voix :

— Si tu es décidé, je ne t'en empêcherai pas. Mais fais attention. Ton père se sert des gens pour arriver à ses propres fins. À ses yeux, si tu retournes vivre avec lui, ce n'est pas pour toi, c'est pour lui.

Je l'ai ignorée. Rien n'allait empêcher mon départ. J'ai dit au revoir à mes amis, et ma mère m'a conduit à l'aéroport. Ses yeux étaient rouges, mais elle ne pleurait pas.

À Vancouver, nos retrouvailles m'ont paru un peu froides. Un homme de taille moyenne m'a regardé de ses yeux foncés, comme si j'étais un étranger. Il s'est approché en disant mon nom, puis il m'a serré la main.

Je tremblais d'impatience. On allait fêter mon retour ! C'est ce à quoi je m'attendais. Des confidences au bar : histoires remplies d'alcool, de bagarres, de femmes, suivies par une nuit

remplie d'alcool, de bagarres et de femmes. Comme j'avais hâte!

Mais non. Mon père m'a traîné avec lui pendant qu'il faisait ses courses. Il devait recevoir une livraison de saumons bientôt.

14

— Je sais que tu viens d'arriver, mais je ne peux pas mettre ma vie à l'envers pour toi, m'a-t-il dit.

Les jours ont défilé ainsi. Le commerce principal de mon père était la vente illégale de saumons qu'il achetait aux Amérindiens, et nous ne nous comportions pas en braqueurs de banque, mais plutôt en poissonniers croches. Il n'avait rien d'un grand criminel et n'était pas si différent de son propre père, un pêcheur gaspésien qu'il n'avait pas vu depuis trente ans. À mes yeux, il manquait d'ambition.

Les conflits que j'avais imaginé avec les policiers étaient remplacés par un conflit entre lui et moi. Il trouvait que je lisais trop. Les romans qui avaient inspiré mon retour lui tapaient sur les nerfs. Il ne voyait guère en moi la quintessence de la criminalité, ce que j'étais certain de représenter même si je lisais

quelques livres chaque semaine. Il me voyait plutôt comme un garçon impoli qui sortait son roman de sa poche n'importe quand et qui se mettait à lire dès qu'il s'ennuyait, même au beau milieu d'une conversation, s'il la trouvait monotone. Je disparaissais. On ne peut être rebelle que contre ceux qui n'acceptent pas qui l'on est — or jusque-là, puisque ma mère admirait mon intérêt pour la littérature, cette passion n'avait jamais été menacée.

Un soir, je lui ai demandé de me raconter ses histoires de vols. Il est entré dans une colère noire contre ma mère, la seule ayant pu me confier cela. Mais quand il a compris à quel point j'admirais son passé, à quelles histoires j'ai alors eu droit! C'était une véritable épopée: son départ de la Gaspésie, son travail dans les mines, sur les chantiers, comme bûcheron, pour ensuite devenir voleur à Montréal, braqueur de banque dans le Nevada et en Californie... Il en avait braqué plus de cinquante et autant de bijoux. Ensuite, sept ans en prison se sont écoulés avant qu'il ne rencontre ma mère. Quel dommage que sa période de grands vols fût si loin dans le passé!

Soudainement, mon père s'est arrêté de parler. Il a hésité avant d'évoquer le soir où il avait battu un homme avec une batte de baseball.

16 — Les battes de baseball, ça coupe la peau, m'a-t-il confié. Il y avait du sang partout, sur ma chemise, sur mes jeans. Ça s'est passé dans un stationnement, et ensuite je suis allé au motel pour me changer. Puis j'ai appelé la police d'un téléphone public pour dire que j'avais trouvé un homme qui avait été battu. Le stationnement était sombre et assez bien caché, et je ne voulais pas que ce con crève.

— Il n'est pas mort ? ai-je demandé.

— Mort ? Non. Je ne pense pas. Ce qui est certain, c'est qu'il ne deviendrait jamais un danseur.

— Mais il aurait pu mourir ?

— Je ne pense pas.

— As-tu vérifié ?

Mon père a haussé les épaules.

— Est-ce que ça t'est arrivé d'avoir à tuer quelqu'un? ai-je insisté.

Il m'a regardé comme de très loin.

— Une fois, quelqu'un m'a offert une job. Des hommes allaient me payer pour ça, mais j'ai refusé.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas. Peut-être que je ne voulais pas enlever son père à un enfant.

La réponse m'a paru malhonnête et moraliste, comme s'il voulait insinuer que ma mère était une criminelle parce qu'elle nous avait enlevés, mon frère et moi.

— Non, je n'ai jamais tué personne, a-t-il ajouté doucement, puis il a encore haussé les épaules.

Nos conflits se multipliaient. Pour mon père, ça ne valait pas la peine d'aller à l'école. Lui, il n'avait même pas terminé son primaire, et il ne s'en trouvait

pas plus mal. Pourquoi est-ce que j'avais besoin d'y aller ?

10 Quand je lui demandais pourquoi il avait cessé de voler, aucune de ses réponses ne me plaisait. La façon dont je le regardais lui dévoilait ma déception. J'aimais ses histoires, mais je trouvais sa vie d'alors pathétique. Je lisais à longueur de journée, et cela le mettait de mauvaise humeur.

Je lui demandais :

— Mais recommencerais-tu ?

— Peut-être, me répondait-il. Mais ce n'est plus aussi simple que ça l'était avant.

Le jour, si je restais seul à la maison, je fouillais dans ses affaires. J'ai trouvé des balles de fusil, mais pas d'arme ; une collection de magazines pornos, assez pour remplir la bibliothèque d'Alexandrie ; et un paquet de quinze cartes d'assurance sociale, chacune portant un nom différent. Quand j'appelais ma mère, elle avait peur pour moi :

— Fais attention à ton père. C'est un fou. Il est

dangereux. Tu voulais vivre avec lui, mais s'il te plaît, sois prudent. Tu ne le connais pas comme moi je le connais.

Un matin de pluie verglaçante, nous sommes partis chercher une autre livraison de poissons. Comme c'était devenu une habitude, nous nous sommes disputés au sujet de l'école et du fait que je refusais de lâcher mes romans. Je lui ai répliqué avec dédain que la vie d'un poissonnier était plate.

19

Il s'est mis en colère. Son visage s'est crispé.

— Tu te penses tough? m'a-t-il lancé. Hein, tu penses ça?

Nous roulions sous une pluie intense, lui penché sur le volant, la neige grise délimitant les deux bords de la route.

— Si t'es si tough que ça, tu vas faire une job pour moi.

Il m'a indiqué le dessous du siège avant.

— Je garde toujours une batte de baseball ici.

Un gant et une balle aussi. Comme ça, si jamais j'ai à me servir de la batte, j'aurai l'air d'un joueur. Sinon, les policiers ne voudront pas croire que je ne faisais que me défendre.

20 Tout en parlant, il a quitté l'autoroute et a longé une rue de maisons préfabriquées et mal entretenues. Il a arrêté son camion devant une de ces boîtes grisâtres. Une vieille dépanneuse rouillée était stationnée dans la cour.

— Le gars qui vit ici — son nom, c'est Brandon —, il me doit cinquante dollars. Je veux que tu les récupères.

Il a sorti la batte.

— Cinquante? C'est rien!

— C'est une question de principe. Je ne laisse personne rire de moi.

Il m'a mis la batte entre les mains. Sans parvenir à réfléchir tellement j'étais étonné, je suis sorti du camion. Mon père est reparti dans un crissement de pneus.

J'étais couvert de sueur. La pluie tombait abondamment. Des glaçons se formaient dans mes cheveux. Je me suis dirigé vers la porte et j'ai frappé.

Une jeune femme a ouvert. Enceinte, elle portait une chemise blanche qui se tendait sur son ventre énorme, son nombril proéminent visible sous le coton.

— Brandon est-il ici ? lui ai-je demandé.

— Non. Elle regardait la batte avec de grands yeux écarquillés.

— Il doit de l'argent à mon père.

— Il n'est pas ici, m'a-t-elle répondu, et elle a claqué la porte.

Je ne savais pas quoi faire. J'ai fait le tour de la maison. En traversant le gazon inondé, mes souliers se sont remplis d'eau.

Je me suis arrêté de nouveau devant la porte. Je ne voulais pas que mon père me croie faible. Est-ce

que je devrais casser une fenêtre ou bien détruire la dépanneuse? Elle avait l'air d'avoir déjà passé sous les battes de plusieurs créanciers.

Je voulais en finir, cesser de tourner dans mes pensées. J'allais entrer dans la maison et prendre l'argent.

22

J'ai frappé à nouveau. La jeune femme a entrebâillé la porte juste assez pour me regarder par-dessus la chaîne. D'un seul coup de pied, j'aurais pu la casser. Sa peau luisait. Son visage était gonflé, ses cheveux ternes. Je lui ai demandé l'argent, et à ce moment-là un sentiment de dédain m'a pris, de dégoût si fort que j'ai eu envie de vomir. Cinquante pathétiques dollars, arrachés de cette pitoyable maison, à cette jeune femme, enceinte. Je suis retourné dans la rue. Un silence m'a rempli.

Mon père est arrivé, et je suis monté dans le camion. Il ne m'a rien demandé.

La solitude que j'ai alors éprouvée, dans son camion, je ne l'ai jamais oubliée. En me montrant l'envers de son existence déplorable, mon père a commis le plus grand vol de sa vie. Mais, revirement parfait de situation, il m'a aussi fait un cadeau en me libérant de lui et de mes fausses notions d'héroïsme. Le monde est devenu réel d'un coup. J'ai compris qu'on peut facilement détruire, qu'on peut briser la vie de quelqu'un sans s'en rendre compte. Parfois l'acte héroïque est de refuser, de ne rien faire.

Je me souviens aussi de la journée suivante, assis dans son camion, encore en train de l'attendre. Je cherchais à concevoir mon avenir, qui je pouvais devenir et comment. C'était presque Noël et, à la radio, le commentateur relatait les événements historiques qui avaient marqué l'année. La Tchécoslovaquie et la Roumanie en révolution contre le communisme. Les événements de la place Tiananmen et le mouvement anti-apartheid en Afrique du Sud. Les Soviétiques avaient quitté l'Afghanistan, le mur de Berlin s'était effondré, et l'Ayatollah avait offert trois millions de dollars pour la tête de Salman Rushdie. La liste était longue, comme celle des chansons à succès, bien que la première évoquât la violence, l'agitation

et le pouvoir. Cela m'a donné le sentiment que j'étais hors de l'Histoire, que je ne savais absolument rien du monde, que ma tête ne valait pas un sou et que ma vie était sans conséquence.

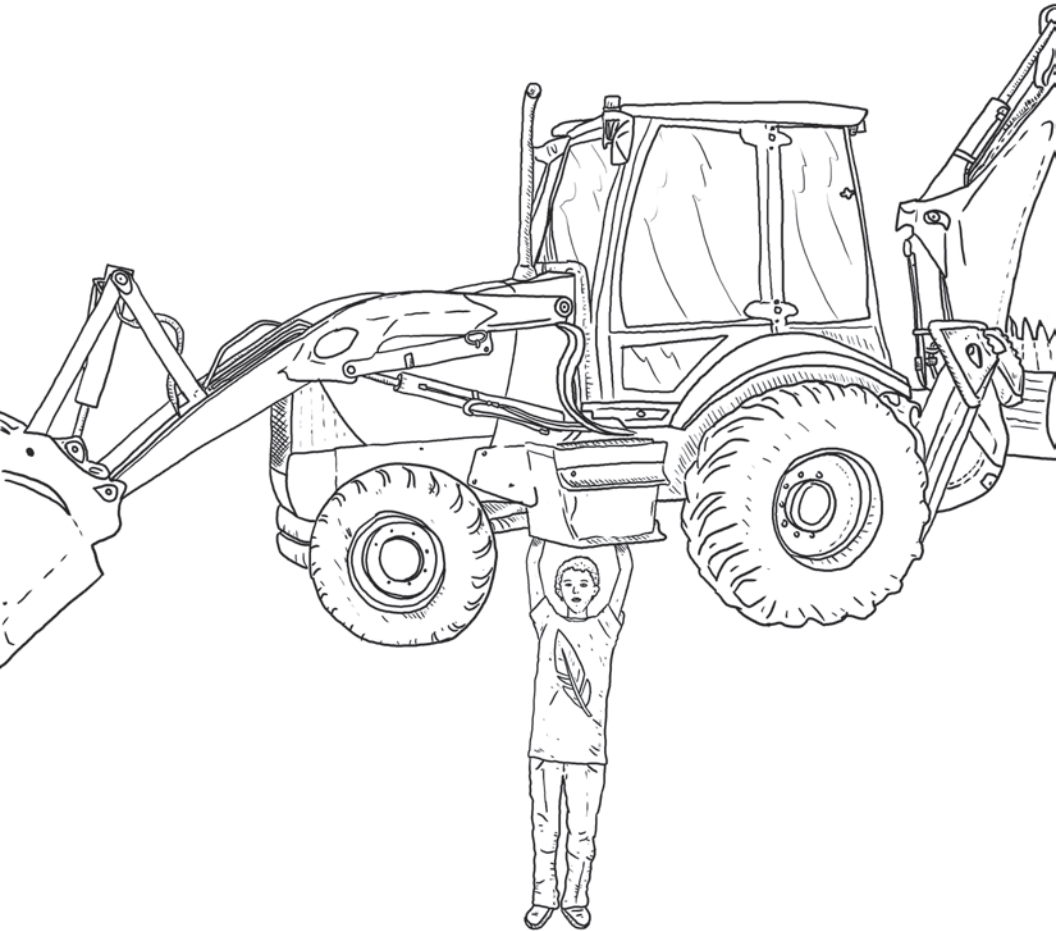
24

Un mois plus tard, mon père m'a annoncé que si je voulais continuer l'école, il fallait que je quitte sa maison et que je me débrouille sans lui. Trop fier pour avouer à ma mère que mon père ne correspondait pas du tout à ce que j'avais imaginé, j'ai trouvé un emploi de soir dans un resto, et une chambre à louer. Je suis entré en cinquième secondaire.

Aujourd'hui, ça fait quinze ans que mon père est mort, et la langue qu'il a voulu oublier persiste dans ma vie. Très peu du héros que j'avais imaginé demeure, mais parfois, quand j'écris, je me souviens de lui et de sa façon de parler. Je me souviens d'avoir été petit, d'avoir compris que ce qui inspirait l'anglais de ses contes était le français de sa famille lointaine.

LA LANGUE DE MON PÈRE

Parfois, quand j'écris et qu'une phrase me vient, inspirée des rythmes dont les origines me sont perdues, il me semble que c'est la langue française qui a toujours été héroïque, qui a su préserver le passé que mon père a voulu effacer, et qui a survécu en dépit de lui — à travers lui.



**CE QUE
MARIAH CAREY
A FAIT DE
MOI**

Simon Boulerice

De tous les élèves de la polyvalente Henri-Bernard, je suis celui qui a la plus grande culture musicale. C'est du moins l'avis de Maude Lavigne, la plus belle fille de cinquième secondaire. En décembre dernier, dans la cour de l'école, alors qu'un des écouteurs de mon iPod pendait mollement sur mon épaule droite, elle s'est approchée de moi, a pris l'écouteur entre ses doigts délicats, et l'a glissé dans son oreille. Elle m'a souri pour la première fois.

— C'est tellement beau!

— C'est *Nothing Compares 2 U*, une chanson de Prince. Mais dans une autre version.

— C'est qui, la chanteuse?

— En fait, c'est un chanteur.

— Ça, c'est la voix d'un gars!?

— Oui. Celle de Jimmy Scott, un vieux chanteur de jazz américain qui est atteint du syndrome de Kallmann.

— Kallmann ?

— La particularité du syndrome, c'est qu'on arrête de grandir et qu'on conserve notre voix d'enfant.

— Comment tu connais ça, toi ?

— Je sais plus trop. J'ai fait des recherches parce que j'aimais la voix du monsieur.

— Tu as du goût, c'est évident.

— J'aime simplement les belles voix. Les voix uniques.

J'aurais voulu lui dire qu'elle aussi, Maude Lavigne, je trouvais sa voix belle, voire unique. Mais je n'ai rien dit. J'ai souri.

Le lendemain, Maude est revenue me voir, alors que, bouleversé, j'écoutais *Wild Is The Wind* qui jouait à plein volume dans mon iPod. Aucun de mes écouteurs ne pendait. Ça ne l'a pas empêchée de m'en retirer un pour le glisser dans son oreille à elle. Son oreille avec une jolie boucle dorée.

— C'est qui ? C'est un homme, non ?

— Non, c'est une femme.

— Je suis trop nulle.

— Non, t'es pas nulle. C'est difficile à identifier. C'est Nina Simone, une chanteuse de jazz. Elle avait une voix très masculine...

— Elle souffrait du syndrome de Candy... ?

— Candy ?

— Le syndrome du chanteur nain... Jimmy Scott ?

— Ah ! le syndrome de Kallmann ! Non. Elle était bipolaire et elle est morte d'un cancer du sein. Mais du point de vue vocal, elle avait juste une voix grave.

J'ai regardé Maude timidement et j'ai ajouté :

— J'aime les voix androgynes.

— Androgynes ?

— Une voix qu'on peut difficilement identifier.
Une voix à la fois masculine et féminine.

— C'est vrai que c'est beau, une voix androgyne.
Tu en as d'autres ?

— Oui. J'ai ça.

J'ai retiré mon second écouteur et l'ai placé maladroitement dans son oreille gauche, en accrochant sa boucle. J'ai ensuite sélectionné *Hope There's Someone*, du groupe Antony & The Johnsons, chantée par Antony Hegarty. Une voix totalement androgyne, pleine de tristesse. J'ai attendu la réaction de Maude. « Aimera-t-elle cette voix autant que moi ? Ou peut-être rira-t-elle ? » J'attendais son approbation, comme si ma vie en dépendait. Je récitais une prière au fond de moi : « Faites qu'elle aime la voix d'Antony. Faites qu'elle aime la voix d'Antony. Faites qu'elle aime la voix d'Antony... »

Par moments, ses beaux grands yeux s'agrandissaient, et c'est comme si je pouvais deviner le segment qu'elle était en train d'écouter. Il me semble même qu'ils se sont remplis de larmes. Ce que j'aimais le plus dans tout ça, c'est que j'avais tout le loisir de contempler son visage. Et surtout, je me disais fièrement : « Ce sont tes écouteurs qu'elle a dans les oreilles. Et c'est ta musique qu'elle écoute. » Au bout d'un moment, Maude a pris une grande inspiration, a retiré les écouteurs de ses oreilles, les a déposés délicatement sur mon épaule. Puis elle a fermé ses grands yeux comme pour se recueillir, et a livré son verdict : « C'est la plus belle chose que j'ai entendue de ma vie. »

33

Maude aimait ce que j'aimais. Je pouvais respirer. Et même léviter un peu, en prime.

Puis, elle a eu une illumination. Ses grands yeux ont pris tout l'espace dans son visage. Elle a mis sa main sur mon coude et m'a dit :

— Je fais partie du comité du bal des finissants. Voudrais-tu être notre D.J. ? On cherche quelqu'un de rafraîchissant, qui va nous faire découvrir de nouvelles musiques. Tu es l'homme qu'il nous faut !

- Euh... Mais je ne sais pas si je serai bon.
- Tu seras parfait. Dis oui! S'il te plaît, Yann!
- Tu connais mon nom?
- Évidemment. Je me suis informée.
- Oh.
- Alors? C'est oui?
- Oui. C'est oui.
- Tu es formidable!

Je m'appelle Yann Masson, j'ai quinze ans, je suis en troisième secondaire, et Maude Lavigne, la plus belle fille des finissants de ma polyvalente, me trouve formidable. On peut dire que ma vie va bien.

Depuis ma rencontre avec Maude, toutefois, on dirait que la vie cherche à me jouer un vilain tour.

ÊTRE UN HÉROS



Deni veut retrouver son père.

Yann espère ne pas perdre
la face devant Maude.

La caissière de l'animalerie
a verrouillé la porte.

Anaïs a disparu.
Wilhelm déteste Anaïs.

Pascal Roussel va en manger une,
vendredi à L'Escalade.

La non-histoire de Simon et Lisa-Marie
devient vraiment gênante.

Comment se venger
de sa prof de français ?

Paul a un message urgent à livrer.

Pour retrouver Mathilde,
Émile se tape 522 km en vélo.

ÊTRE UN HÉROS réunit neuf jeunes
auteurs autour du thème de la bravoure.
On y trouve des nouvelles où des gars
apprendront ce que devenir un homme
veut dire.

Illustrations de
Joël Vaudreuil

www.courtechelle.com

Imprimé au Canada ISBN 978-2-89651-465-6

